

**RÉPONSE DE GIAMBATTISTA VICO
À L'ARTICLE X DU TOME VIII DU
« JOURNAL DES LETTRÉS D'ITALIE »**

1712⁷³

Je me vois très flatté ainsi qu'honoré par la réplique que Vos très illustres Seigneuries ont écrite dans l'article X du tome VIII du « Journal des lettrés d'Italie », contre la *Réponse* que j'avais publiée pour défendre la métaphysique formant le premier livre de mon traité *De antiquissima italorum sapientia ex linguae latinae originibus eruenda*. J'avais en effet adressé cette *Réponse* à un savant anonyme, afin de montrer que j'entendais me défendre et non polémiquer avec vous ; car si de telles disputes sont fréquentes et nombreuses en France, en Hollande, en Allemagne, je ne voulais cependant pas être le premier en Italie à polémiquer avec vous qui méritez tant des lettres italiennes, craignant que d'autres, sur cet exemple, n'entament des contestations, si jamais ils s'estimaient insatisfaits de vos critiques et de vos jugements ; du reste je ne savais pas exactement lequel d'entre vous avait rédigé le résumé de mon petit livre ; et même l'ayant su avec certitude, par égard envers vous et envers celui-ci, je ne l'aurais pas fait, car il n'est pas permis de découvrir qui veut rester masqué, encore moins

⁷³ *Risposta di Giambattista Vico all'articolo X del tomo VIII del « Giornale de' letterati d'Italia »*, Naples, MDCCXII, éd. Felice Mosca.

qui le doit, afin de ne pas entamer la liberté qu'il faut laisser entière à un ordre d'hommes au rôle d'historiens véridiques et de juges impartiaux des lettrés contemporains. De plus, vous n'avez pas voulu par bonté, quand vous le pouviez par raison, que la personne anonyme réfute elle-même de façon personnelle ma *Réponse* ; mais vous avez encouragé tout votre comité, à savoir une université de lettrés, à me répondre dans le style habituel de votre « Journal », et ainsi à me rendre digne, d'une certaine façon (alors que je ne le suis pas, ni n'ai osé l'être, ni ne pouvais oser prétendre l'être), de me mesurer à vous comme votre pair⁷⁴.

Cependant, vos premiers propos m'ont étonné, à savoir « que je me serais senti accablé et offensé par l'auteur du résumé, et que je me serais plaint fort âprement de quelques vétillies que vous m'aviez bien modestement opposées ». M'attribuer une telle nature, féroce ou délicate, je ne sais, c'est s'éloigner beaucoup de la vérité. À la lecture de cet article, j'ai bien ressenti la piqure d'une légère excitation passionnelle ; mais comme l'amour-propre nous est alors d'autant plus ennemi qu'il nous trompe plus, je n'ai point voulu n'écouter qu'elle seule. Aussi, me rendant chez M. Matteo Egizio⁷⁵, choisi entre tous parce que je le savais plus que tout autre estimé de votre assemblée, je lui ai demandé, lui ayant soumis le problème, ce qu'il ferait si l'on avait ainsi traité son ouvrage. Cet homme d'un naturel fort paisible m'a répondu qu'il se considérerait

⁷⁴ Ce comité se limitait aux personnes des deux correcteurs du *Giornale*, Apostolo et Pier Caterino Zeno ; quant à l'auteur du second article, il s'agit probablement encore de B. Trevisano.

⁷⁵ Matteo Egizio (1674-1745), camarade d'école de Vico. Archéologue de renom, il deviendra après 1734 secrétaire de l'ambassade napolitaine à Paris, enfin premier bibliothécaire de la Biblioteca Borbonica de Naples.

obligé de prouver ce qu'il aurait écrit. Ce n'est donc pas accablé ou souffrant de quelque tort, mais pour ne pas manquer à mes obligations, que je me suis déterminé à me défendre.

De plus, quiconque aura lu cette *Réponse* verra dans la manière que j'ai employée, rien moins que de l'acrimonie, puisque j'ai toujours estimé que les choses relatives aux sciences doivent être traitées suivant une manière très posée de raisonner. C'est là à mon sens une vérité profonde : ce qu'on affirme avec fureur et rage est vain ou peu vrai ; j'observe toutefois dans la pratique que celui qui est puissant ne menace pas, que celui qui a raison n'injurie pas. En général, les disputes philosophiques n'admettent de l'esprit, afin de se reposer de temps en temps du pénible effort d'attention, rien d'autre — en dehors des travaux de la pensée — que certaines formules plaisantes qui montrent que les esprits des raisonneurs sont placides et tranquilles et non pas perturbés et agités. Aussi, lorsque nous devons débattre, que ce soit avec le sérieux qui nous permet de nous piquer poliment et non de nous poindre comme des vilains ; c'est en quoi les philosophes, qui disputent de choses qu'ils n'assujettissent pas aux passions, se distinguent du vulgaire, lequel défend ses positions usant de pitié et de fureur. Que ceci soit dit d'une façon générale pour défendre ma propre attitude.

J'en viens maintenant aux choses mêmes. Qu'il me soit alors permis, premièrement, de vous demander la liberté de ne pas reprendre l'ordre de votre réplique : d'abord, suivre strictement pas à pas les écrits de ses adversaires me paraît le fait d'un homme pugnace qui veut plutôt écraser son contradicteur que rechercher la vérité, à laquelle on va droit non

point par tout chemin mais seulement par la voie qu'autorisent les choses ; ensuite, vous-mêmes m'en avez donné l'exemple en ne suivant pas l'ordre observé dans ma *Réponse*.

Je note que votre réplique comprend en tout quatre parties :

I. un reproche au sujet de la division que j'ai faite de votre critique, et qui confirme votre déclaration selon laquelle j'aurais exposé, dans mon livre, « une idée de métaphysique, et non pas une métaphysique complète » ;

II. une objection à mes méditations ;

III. la réfutation des origines auxquelles je renvoie les mots *verum, factum, caussa, negotium* et quelques autres ;

IV. un souhait concernant la démarche que vous voudriez que j'eusse adoptée dans ma recherche de l'antique philosophie des Italiens.

Je crois devoir commencer par vous répondre sur le point que vous placez en dernier, à savoir : la démarche suivie ; ensuite, je défendrai la division que j'ai faite de votre critique ; puis je confirmerai l'origine des mots ; enfin, je définirai les choses sur lesquelles j'ai médité. En effet, c'est d'abord le choix de la démarche qui fut premier dans cette entreprise, démarche qui fut suivie de l'œuvre ; ils précèdent les origines, qui m'ont donné l'occasion de certaines méditations.

I

DE LA DÉMARCHE SUIVIE

À propos de la démarche, vous dites de moi, très respectueusement, ceci :

« Ensuite, nous demandons à ce bienveillant savant la permission de dire modestement notre sentiment à ce propos : s'agissant de déterminer quelle était la très ancienne philosophie de l'Italie, il ne fallait pas la rechercher dans les origines et les significations des mots latins — c'est là une voie très incertaine et sujette à mille contestations —, mais s'efforcer de l'obtenir en dégageant et en exhumant le mieux possible les monuments les plus antiques de la vieille Étrurie dont les Romains tirèrent leurs premières lois regardant aussi bien le gouvernement civil de sa république, que les rites sacrés de sa religion. Ou du moins fallait-il retrouver les principes de cette philosophie que Pythagore porta d'Ionie en Italie et qui fut cependant appelée « philosophie italique », laquelle, ayant implanté ses premières racines dans cette région où aujourd'hui monsieur de Vico se distingue glorieusement par son éloquence et sa doctrine, s'est répandue assez vite jusqu'au Latium même. »

Sur ce que vous dites des cérémonies religieuses et des lois romaines, je ne nie pas qu'il s'agisse là de souhaits fort louables ; mais ces deux entreprises se heurteraient à des incertitudes égales, voire plus grandes. En effet, la première

rencontrerait de profondes ténèbres à cause du secret de la religion, lequel, pour rendre celle-ci plus vénérable, a toujours été tenu en haute considération, puisqu'il faut découvrir des mystères qui sont tels précisément parce qu'ils sont difficiles à découvrir. Voilà pourquoi j'estime que ce serait aussi fastidieux que de retrouver cette philosophie d'après les fables antiques, puisque les fondateurs des républiques empruntèrent les divinités aux poètes pour les offrir à la crainte et à la vénération de leurs peuples⁷⁶. Mais chacun sait combien les mythologues⁷⁷ ont travaillé, et avec quel insuccès, dans ce genre de tâche.

Ensuite, le faible nombre de lois royales⁷⁸ qui purent passer de Toscane à Rome, et le fait que nous ne sachions pas aujourd'hui avec certitude quels fragments de la loi des Douze Tables elles représentent, contrairement aux lois venues de Grèce et qui en emplirent bien dix, rendaient non moins difficile et incertaine cette autre entreprise.

Enfin, faire dériver cette philosophie directement de l'Ionie et de l'école pythagoricienne, ce n'était pas rechercher la très ancienne philosophie de l'Italie, mais une philosophie grecque, plus récente. Pour ma part, je la tire bien de ces rares traces parvenues jusqu'à nous à travers ses fragments, traces peu nombreuses et obscures ; je la tire donc de Pythagore ; mais

⁷⁶ Allusion à Machiavel, qui évoque la fonction cryptique des fables, à propos du centaure Chiron, au chap. XVIII du *Prince*. Voir évidemment aussi le chap. XII du livre I des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, sur l'utilisation politique de la religion.

⁷⁷ Allusion notamment à Francis Bacon, auteur du *De Sapientia Veterum* (1609), et probablement à Natale Conti, auteur d'une *Mythologia sive explicatio fabularum*, (Padoue, 1616), l'un des manuels de mythologie les plus diffusés dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Sur la critique de Bacon, cf. *Vie*, p. 75.

⁷⁸ Les lois attribuées à Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Servius Tullius, etc. Cf. *SN*, §§ 417 et suiv.

je ne la fais pas venir de Grèce, la jugeant antérieure à la philosophie grecque. C'est pourquoi j'ai émis dans le préambule général de l'ouvrage une conjecture forte selon laquelle l'Italie connut des lettres bien plus anciennes que les lettres grecques⁷⁹, pour la raison que l'architecture toscane est plus simple que les quatre autres styles grecs, et que toutes les inventions toscanes reposent sur des principes très simples, avant de s'enrichir et de se complexifier peu à peu. Je crois donc fermement qu'à l'époque où l'Égypte formait ce vaste empire s'étendant sur presque tout l'Orient et sur l'Afrique, si Germanicus⁸⁰ n'eût point désiré voir les antiquités de ce pays, parmi lesquelles de très anciennes colonnes où étaient gravés en caractères sacrés les hauts faits historiques, nous n'en aurions aujourd'hui aucune connaissance. La raison en est que, vraisemblablement et même nécessairement, les Égyptiens, maîtres de toute la Méditerranée, avaient pu disposer des colonies sur tous ses rivages et importer ainsi en Toscane leur philosophie. Là, un très grand royaume⁸¹ étant apparu par la suite, qui donna son nom à cette région de la Méditerranée qui baigne l'Italie depuis la Toscane jusqu'à Reggio, leur langue fut nécessairement diffusée elle aussi, à laquelle les peuples du Latium, plus proches, auraient davantage emprunté. À ceci s'ajoute une certitude : la science augurale de Toscane vint à Rome. Et il est tout autant fantaisiste de dire que Numa⁸² soit allé à l'école de Pythagore, qu'il est vrai qu'il fut le fondateur de la religion romaine.

79 F. Nicolini (ouvrage cité, p. 333, n. 2), rappelle que dans la *SN* (§ 440), Vico, se référant à Tacite (*Annales*, XI, 14), dira au contraire que l'alphabet latin primitif provient des anciennes lettres grecques.

80 Tacite, *Annales*, II, 60. Cf. *SN*, § 44.

81 L'Étrurie du mythique roi Tyrrhénios.

82 Cf. *SN*, §§ 93, 418.

Partant, un grand nombre de mots latins m'étant apparus empreints d'une profonde sagesse sans avoir pour auteurs, comme nous l'avons établi, les Grecs, j'ai estimé qu'une voie nouvelle et sûre s'ouvrait devant moi grâce à laquelle, remontant aux origines de ces mots, je retrouverais la très ancienne sagesse de l'Italie. À cette entreprise m'ont encouragé l'exemple de Platon qui, dans le *Cratyle*, essaya de la même manière de découvrir l'ancienne sagesse des Grecs, ainsi que l'autorité de Varron, qui, si versé dans le grec et si grand lettré qu'il mérita le titre élogieux de *doctissimus et romanorum doctissimus* [« très docte et le plus docte de tous les Romains »], s'efforça, dans ses *Origines de la langue latine*, d'attribuer aux mots bien d'autres racines que des mots grecs, comme par exemple pour *pater*, qu'il dérivait de *patefaciendo semine*, plutôt que de *πατήρ*⁸³.

Pour toutes ces raisons, j'affirme catégoriquement que Pythagore n'a pas exporté sa doctrine d'Ionie en Italie. C'est là ce que pratiquaient les sophistes, lesquels, voulant tirer profit de leur art, allaient vendre à l'étranger leur savoir vain et pédantesque : c'est ce qui a donné l'occasion et l'argument du dialogue de Platon intitulé *Protagoras*. Les philosophes, quant à eux, quittaient leur patrie pour des pays lointains en vue d'acquérir de nouvelles connaissances. Ainsi, comme on dit que Platon est allé en Égypte, Pythagore se rendit en Italie dans ce but ; et là, ayant appris la philosophie italienne, devenu très savant, il aurait voulu se fixer en Grande Grèce, à Crotone, et y fonder son école. C'était là mon idée, lorsque j'ai dit, dans l'introduction [p. 66] : *Ab Ionibus autem bonam et magnam linguae partem ad Latinos importatam ethymologica testatum*

83 Varron, *De lingua latina*, V, 65.

faciunt [« Or, qu'une bonne et grande partie de la langue ionienne ait été importée chez les Latins, c'est ce dont témoignent les étymologies »], c'est-à-dire que pouvaient servir à retrouver la très ancienne sagesse d'Italie les origines grecques recueillies par les riverains de la mer Ionienne, parmi lesquels fleurit l'école italienne ; de sorte que s'il existe un mot latin savant qui emprunte là son origine, on doit estimer qu'il a été exporté bien antérieurement de Toscane en Grande Grèce, et avant la Grande Grèce, dans le Latium.

Ainsi, par le biais des origines, je tire au clair le principe pythagoricien selon lequel le monde est composé de nombres, principe jusqu'alors si obscur qu'il ne trouve aujourd'hui aucun partisan. Par ce principe, j'explique l'opinion des très anciens philosophes d'Italie au sujet des points, par la suite fortement altérés par Aristote évoquant Zénon. Les Latins confondaient « point » et « moment », entendant par ces deux mots une chose unique et indivisible ; par « moment », on entend proprement « chose qui meut ». Pour Pythagore, les choses étaient composées de nombres ; les nombres se réduisent en dernière analyse à l'unité ; mais si l'un et le point sont indivisibles, cependant ils engendrent du divisible : celui-là le nombre, celui-ci la ligne, le tout dans le monde des abstractions. Il y a donc dans le monde vrai et réel quelque chose d'indivisible qui produit toutes les choses qui nous donnent des apparences divisées. De la même manière, j'avais découvert que nos très anciens philosophes disaient dans leurs maximes que l'homme opère dans le monde des abstractions comme Dieu dans le monde des réalités. Par conséquent, la meilleure façon de concevoir la génération des choses doit s'apprendre de la géométrie et de l'arithmétique, qui ne diffèrent entre elles que par la nature des qualités qu'elles traitent ; pour le reste, elles sont une même

chose, de sorte que les mathématiciens, conformément à leur talent ou selon ce qui est le plus adéquat, démontrent une même vérité en usant de lignes ou de nombres⁸⁴.

Mais, comme vous, d'aucuns jugeront cette voie non seulement difficile et incertaine, mais invraisemblable, puisque les Romains commencèrent tardivement à goûter les lettres, et que cette langue savante [*saggia lingua*] que j'imagine aurait dû les rendre très savants [*dottissimi*] bien plus tôt.

J'ai prévu une telle objection dès mon introduction, où j'ai dit [p. 66], précisément pour cette raison, que les Romains *eas [locutiones] ab alia docta natione accepisse et imprudentes usos* [« avaient reçu ces termes de quelque autre nation éclairée, et qu'ils s'en servaient à l'aveugle »]. Aussi tous ces mots, qu'on attribue communément aux Romains, je les rapporte à cette sagesse, puisqu'ils surent tirer profit de la doctrine des autres nations, tout en maintenant l'ignorance grâce à laquelle ils surent conserver la férocité parmi les leurs ; à cette époque, ils établirent un empire absolu sur le monde en détruisant Carthage. Ils tirèrent des Toscans la religion la plus tragique qu'on puisse imaginer, pour parler comme Polybe, et ce qui est le plus favorable à notre thèse, un art de la guerre incomparable qui, selon un grand spécialiste⁸⁵, les rendit invincibles, un art nécessairement issu des mathématiques des Toscans. Ils tirèrent leurs lois des Spartiates et des Athéniens (les deux peuples les plus valeureux [*chiari*] au monde, l'un pour ses connaissances, l'autre pour sa force). Ils éteignirent alors complètement

84 Ce que fait notamment Descartes.

85 S'agit-il de Machiavel (cf. *Droit universel, De Constantia Jurisprudentis*, II, chap. XXXV), ou de Juste Lipse (Joost Lips, 1547-1600), auteur de nombreux ouvrages sur l'armée romaine ?

l'empire et le nom de Toscan, et durant les trois siècles qui suivirent l'adoption de ces lois, n'eurent aucun commerce avec les Grecs, s'estimant autosuffisants pour maintenir le bon ordre des choses, la religion et les lois, en les observant scrupuleusement. De là leur très grand respect des formules. Et c'est ainsi que les Romains parlèrent la langue des philosophes sans être philosophes⁸⁶.

Ainsi, les origines que je m'efforce de rechercher ne sont pas celles des grammairiens qui, comme d'autres ont fait jusqu'à présent à d'autres propos, considèrent l'évolution des mots ; les étymologies qu'ils tirent en grande partie de la langue grecque des riverains de la mer Ionienne me servent donc seulement d'argument pour dire que l'antique langue étrusque était répandue parmi tous les peuples d'Italie et même de la Grande Grèce ; elles ne me servent à rien d'autre. Mais j'ai entrepris d'examiner les raisons pour lesquelles les concepts des sages se sont obscurcis et ont été perdus de vue, leur langue savante étant devenue commune, adoptée par le vulgaire.

Tel est le secret qui m'a permis, me semble-t-il, de découvrir la science des très anciens philosophes italiens. Et ainsi, restant, pour donner des exemples, sur vos objections mêmes, *caussa*, dans la signification propre des philosophes, signifie « chose qui fait ». Les Romains entendaient par ce mot ce qui se dit aussi « affaire » [*negozio*]. J'ai cherché alors pourquoi le mot signifiant « ce qui fait » a pris le sens de « ce qui est fait ». J'ai réfléchi également sur la raison pour laquelle les Latins appellent *effectus* ce qui naît de la cause, alors qu'un effet, au sens savant, signifie « fait parfaitement ». Je n'ai pas

86 À comparer avec ce que dit la *SN* aux §§ 158-160.

su expliquer ce lien, mais je reste convaincu que les mots ne sont pas utilisés au hasard. On en conclura nécessairement que ces premiers sages, qui donnèrent les noms aux choses, avaient pensé que la « cause » était ce qui contient en soi l'effet, qu'elle faisait avec lui une seule et même chose, et qu'elle le produisait avec la plus grande perfection — ce qui est absolument le propre de Dieu [chap. III]. Ainsi *genus* traduit pour les philosophes « ce qui se divise dans l'espèce », et signifie chez le vulgaire, la « forme » [*guisa*] ou « manière » [*maniera*]. En revanche, *species* signifie vulgairement « apparence », et philosophiquement « partie du genre » ou « individu » [chap. II, p. 83]. J'aperçois sous de mêmes mots plusieurs choses ; quelque raison de les lier a dû intervenir ; je n'explique pas autrement le fait que les sages auteurs de cette langue se sont donnés l'un vrai, qui se divise en plusieurs unités apparentes, pour être les apparences et les simulacres de ce vrai ; l'un est la modalité, et ces unités des opérations sur la modalité ; celui-là est vrai comme l'est l'original, celles-ci fausses comme le sont les copies.

Nul ne s'étonnera plus, dès lors, de ce qu'aucun Romain, né et savant dans cette langue, n'ait jamais eu l'idée d'en rechercher les origines de cette façon. Je réponds : aucun Romain n'a eu l'idée de rechercher en philosophe les causes de ses us et coutumes. Ce qu'en a écrit un philosophe étranger, Plutarque, est-il faux pour autant ? Dissipons donc ce motif d'étonnement. Le royaume étrusque fut détruit bien des centaines d'années avant que les Romains cultivent les lettres ; la langue latine, dominante à l'époque des savants, avait étouffé les autres parlers mineurs d'Italie ; le faste de la grandeur romaine méprisait même le raffinement de l'Attique, comme

nous l'avons vu dans Varron ; leur bonheur leur faisait croire, comme c'est toujours le cas, que tous les biens dont ils jouissaient leur étaient propres et innés⁸⁷. Ce n'est donc pas là chose extravagante, mais nécessaire, qu'ils n'aient pas réfléchi à ce sur quoi j'ai, moi, réfléchi.

Maintenant, de grâce, considérez d'une part que les plus anciens sages du monde païen étaient les Égyptiens ; que leur empire était constitué de colonies répandues sur le pourtour de la Méditerranée ; qu'existait en Italie le puissant royaume des Toscans ; que les langues se diffusaient avec les dominations ; que l'architecture toscane est plus ancienne que les architectures grecques, la religion plus tragique et l'art militaire plus savant, passé des Toscans aux Romains ; que les auteurs de langues sages ont toujours été tenus pour des sages ; et qu'un grand nombre de mots latins ne montrent pas les raisons de leur évolution, tandis que si l'on se réfère aux origines sur lesquelles je raisonne, on les trouve empreints d'une profonde sagesse. D'autre part, mettez le secret de la religion, qu'on ne découvre pas aisément ; le petit nombre et le caractère incertain des lois royales ; les rares et très obscurs enseignements de Pythagore : jugez alors laquelle⁸⁸ des deux démarches est préférable.

87 Allusion à la « vanité » [*boria*] des nations, futur thème central de la *SN* (cf. § 53).

88 La *philologie*, telle que Vico la définira, dans le *Droit universel* (*Origine de la poésie et du droit* [*De Constantia jurisprudentis*], trad. C. Henri et A. Henry, p. 69), comme une *science nouvelle*, complémentaire de la philosophie (principalement une histoire des langues doublée d'une histoire des choses), l'emporte donc sur le simple examen des « monuments » comme le recommandait le censeur dans le *Second article*.